

AVSD



TIME FOR HEROES

(décembre 2011)

Alexis Vassili Sacha DAWSON – avsd.fr

C'était un bloc comme on en bâtissait alors des centaines. Une baraque de briques peu aguichante et dénuée de toute singularité, installée au sommet d'une ancienne clôture à bidet d'où la terre laissait s'échapper parfois quelques ossements. Le vent soufflait les airs : « les morts bâtissent sur les morts » et la bâtisse se trouvait à la frontière même du néant, à la bordure du patelin qu'elle n'intégrait pas complètement, comme un signe. Le village était lui gangréné par les ragots que font les voisins sur leurs voisins, et qu'ils racontent, évidemment, à leurs autres voisins, de sorte qu'ayant fait une fois le tour du village, les principaux intéressés finissent par apprendre ce qui les regarde en premier. C'était un hameau à l'agonie de n'avoir plus vu ce qu'était devenue la technologie depuis l'invention de la charrue à bœuf et du poste télé devant lequel il plantait ses rejetons abrutis à éduquer. Seulement même dans un bourg pareil, il subsiste encore d'antédiluviennes traditions dont on a complètement oublié le sens, alors, il fallait paraître encore bien mis quand après les messes, le seul troquet du coin ouvrait à ces messieurs les portes de l'oubli. Les uns finissaient par rentrer se calfeutrer dans leurs taudis de taules en attendant le dimanche suivant pour décuver, à l'abri de la semaine et du picon-bière, et les autres faisaient semblant d'être ici, de faire communauté, avec leurs semblables. Ici, on aurait presque oublié que, selon certains, la France était envahie par des non-blancs qui volent le pain et le travail de bons français mais à la vérité, on ne les avait jamais vu dans nos contrées retirées, trop froides et miséreuses pour être la cible d'autre invasion que celle de la médiocrité. On pouvait laisser ses gosses aux portes des écoles et oublier jusqu'à même leur existence, sans crainte pour les chauffeurs de bus. Ne plus être que des hommes qui cherchent à se renier, devenant ainsi de sales rats satisfaits et complaisants dans leurs trous noirâtres comme en sue malheureusement la moitié de la région. C'était ainsi, à mon époque.

Sans doute mon père avait-il eu raison de foutre le camp avant cet apocalypse gelé. Seulement, il en oublia son fils. L'otage d'un affront, d'une blessure d'amour-propre. Sa femme, alors esseulée, retrouvera ses instincts primaires et animal, et fit ce qu'elle pût pour parvenir à sa sauvegarde: retrousser ses jupes et piéger en sa toile un nouveau capital nigaud. Enfin quelque chose qui lui réussit. Et allez savoir pourquoi mais c'est là, au milieu de nul-part, à des bornes et des bornes de leurs obligations communes et de leur job, qu'ils décidèrent d'implanter leur nouvelle colonie. Un village de merde, dans une campagne qui blairait tout autant la merde et dont les gens se sentaient tellement imprégnés que pour rien au monde, ils ne la quitteraient jamais.

L'heureux élu avait d'ailleurs habité non loin de là. Il était né, vivrait et mourrait là sans aucun doute. Pour vous donner une image du personnage, imaginez un croisement odieux signé Mengele entre un ours bipolaire d'où l'on extrait l'éventuel zèle avec une brave et baveuse grenouille de bénitier. Le paradoxe est saisissant: une brute épaisse qui tuerait son prochain en pensant à son propre salut. Tandis qu'il excellait dans l'art d'être violent, comme un bossu de monter

dans les tours pour sonner chaque heure, ce doux agneau du Seigneur se replongeait innocemment dans un Bernanos, une fois le péché commis. La nature est parfois ainsi faite : soutenu par de riches géniteurs dont il ne souhaitait guère trop s'éloigner, ils trouvèrent ce compromis entre la chambre chez les parents à trente cinq ans et l'indépendance relative de l'homme envers les siens. La maison construite était vide ; une fois habitée il me semblait qu'elle l'était tout autant. Blanche, vaste, sans âme : chrétienne pour ainsi dire. Elle rappelait ces constructions précaires en carton-pâte où des anonymes séjournent brièvement, puis d'autres, comme un hôtel de passe. Objectif : il faut que cela ne plaise pas. Que ce soit rudimentaire et pratique. Un petit goût pour l'ancien? Voilà un buffet en ? Acajou ? Acajou, acajou, acajette oui madame. Monsieur regarde des débats politiques? Aucun problème, on installe une télé dans un coin. Rien de plus.

De l'explosion de son premier couple, la femme rapportait avec elle un gosse. Une sorte d'erreur de parcours que l'on se trimbale telle une tâche indélébile sur un bleu de travail. Ici, le divorce n'est pas chose courante, tout au plus on bat sa femme pour qu'elle la ferme et qu'on l'y reprenne pas à avoir des idées. On cloitra le gamin dans la plus haute tour de la demeure et bientôt le jeune couple se mit à la fastidieuse et longue tâche de laver le passé à la javel, alors naturellement, sur la petite merde qui restait et survivait, cela laissa quelques traces. Eux, pensaient célébrer cette nouvelle union pour le mieux : un petit Jésus était en route. Marie ne fut pourtant pas touchée par la grâce d'une colombe mais engrossée par un bougre caractériel et le résultat de cette terrible addition était à prévoir. Ainsi se perpétuait l'humanité.

Sachez-le pourtant : suivant de longs héritages culturels ou régionaux tels que la consanguinité, il existe, tapis dans l'ombre des bourgs les plus paumés, des générations entières d'enfants frappés d'un mal que l'on n'évoque que vaguement. On insulte ainsi de mongol ces âmes mortes à la naissance et les années passant, on finit par considérer que la Terre entière a été touchée de ce sceau démoniaque. Des visages pâles qui m'ont été donné de voir, rares sont ceux qui esquivent la débilité d'un œil lorgnant sur l'autre. La campagne fabrique une sorte de médiocrité banalisée d'où tous ces habitants vous font dire un jour ou l'autre qu'ils sont de profonds débiles finis à la pisse. Une médiocrité brave puisqu'elle ne s'attaque qu'à elle-même mais qui passivement terrasse ses plus simples observateurs. Mais le petit ange que nous évoquions, ma demi-soeur, ne souffrait pas de la moindre anomalie génétique de la sorte mais plutôt de troubles caractériels, directement hérités de son paternel. Il s'avéra que ce fût une fille et on l'appela Jeanne, en espérant qu'elle ne finisse pas comme la précédente pucelle, toute bonne croyante qu'elle fût. Néanmoins, la chose sema le doute durant ses premières semaines de balbutiements dans la vie en montrant déjà des signes colériques de refus pour des futilités, sans raison apparente. Cela alla de mal en pis au fil des années, le long de crises où les supplications rejoignaient les pleurs quand son père ours rentrait dans la danse. Ah ça, pour faire valser, il s'y entendait le bougre. Quand l'un des deux enfants

attirait les foudres d'un parent, l'autre regardait, l'air absent, le coma au fond du cœur. Et puis après entente, pourquoi laisser à un parent le seul plaisir de tabasser son gosse quand l'autre peut y ajouter son sel ? Il y eut de banals enfermements dans des chambres au début, puis des caves moins heureuses, puis des expulsions, hors de la baraque tout simplement puisque sans doute une cave était encore un luxe pour une simple punition. Quand enfin mis à la porte, été comme hiver cela va sans dire (sans espérer emporter une petite laine), il ne vous restait plus qu'à battre les chemins qui menaient, derrière le jardin piteux et dépouillé, dans les champs glacés ; vous rentriez au soir sans un bruit, transi et honteux, coupable de votre culpabilité, espérant trouver quelque chaleur, dans votre lit. Ne méritant ni la parole ni le geste, vous vous persuadiez que cette démarche accablante finirait de prouver votre inexistence aux yeux du monde qui vous entourait. Vous vous couchiez à vingt heure comme chaque jour, tel une poule. Vous n'étiez plus qu'un animal.

Ces expulsions, gamin de onze ans, on ne les vit pas forcément bien. Relégué au bout de table, dos à la fenêtre sur le monde, pendant que les deux ruminants se délectaient d'un osso-buco à l'odeur infecte, ostensiblement ignoré, on pourrait comprendre que vous exprimiez un mal-être ou que sais-je et que vous le fassiez ressentir si ce n'est ici, ailleurs, en enfer. Rien n'aurait pourtant perturbé cette vie de famille aux allures volontairement si banales. Famille répugnante où le paraître « normal » et « bien » triomphe sur les problèmes semés précautionneusement, il faut bien être de la lie de l'humanité pour en parler ou montrer ses coups. Famille dont le seul soucis fut de négliger le fils bâtard et plus loin encore: l'humilier.

Tout enfant que vous êtes, vous ne comprenez pas pourquoi la main d'une mère qui vous aurait conçu s'acharne sur votre visage. Vous finissez par vous convaincre que vous aussi, vous n'avez en fait été qu'une erreur de numéro d'une maternité. De parents étrangers, trop pauvres ou trop riches, pour prendre en charge ce tel fardeau. Mais le visage d'un gamin mérite-t-il la défiguration, la boursoufflure et l'enflément ? Lui rappelle-t-il tellement son ex-mari? Est-ce bien sa faute s'il est parti? Vous ne comprenez pas pourquoi le nouveau propriétaire d'un endroit où vous ne désiriez pour rien au monde vivre, vous bat lui aussi, vous insulte de « salopard » ou de « grosse merde ». Le cirque a quitté la ville et tout le monde s'acharne maintenant sur le clown abandonné. Ils ne pestaient pas sur de simples résultats en chute libre d'une scolarité qu'ils ont fichue en l'air, non, ils m'en voulaient à moi, mon existence. Ils remettaient en doute jusqu'à la possibilité que je sois. Comprenez la douleur d'un gamin de onze ans quand, abandonné dans cette pâture à chiens enragés, sa mère lui répète jour après jour: « tu me le payeras ». N'aurai-je donc jamais fini de payer ?

Alors j'ai fini par ne plus être qu'un corps errant, brutalisé, trainé puis enfermé dans une pièce, délivré pour des repas dont je ne touchais qu'un quart de beefsteak fade puisqu'il n'y avait pas plus pour moi, pour une ombre qui s'échappe et fait frissonner au passage. Je ne lisais pas et je ne

dessinait plus. Tout m'avait quitté capitaine, j'avais été sabordé. J'attendais simplement le lendemain, peut-être même tragiquement l'école, qu'un autobus m'enlève de là. J'ai fini par dormir plus de douze heures par jour espérant naïvement que l'au-delà et les rêves effaceraient quelques plaies, ou du moins les noieraient dans la torpeur du sommeil. J'ai volé autant d'argent que j'ai pu. J'ai attendu, attendu, à ma fenêtre. L'hiver s'est liquidé, les enfants d'à côté sont ressortis jouer et puis l'été m'a flingué. D'année en année, tout devenait de plus en plus invivable. La pauvre lucidité dont je faisais preuve me soufflait que jamais je ne dépasserai les vingt ans. J'étais la victime d'une union foirée, comme Jeanne ou vous, auriez pu l'être. Elle, criait de plus en plus fort. De plus en plus longtemps. Ses désirs étaient des ordres qui suppliaient l'affreux en sa langue « battez-moi, battez-moi plus fort s'il vous plait ». Et puis, il y avait une terrible musique qui résonnait dans ma caboche. C'eût pu être la cinquième de Beethoven ou une pièce de Ravel dont je ne soupçonnais même pas l'existence, ce n'étaient que des noms alors, des mots, mais cela ne couvrait pas l'infâme cri qu'expulse la vie quand elle se sent en danger. Un gamin qui crie pour survivre est déjà un assassiné. En plein jour. Que faire après le déluge ? Qu'espérer bâtir sur cette fange où paise encore un pré-adolescent moulu ? Mais dit-on des ruines, que j'en suis la fleur, et que c'est sur leur sol où se répand la merde qu'elles poussent le mieux. Quand après la moisson et la récolte des coups, enfin, tout se tût, même si je savais déjà que tout était perdu, le soleil criait: « demain, demain, ce sera ton tour ».

Et je serai bien content.